

LE 1^{ER} BATAILLON DE PARACHUTISTES CANADIEN

UNE HISTOIRE BRÈVE

Le capitaine Todd Strickland, CD

Aéroporté. Dans l'histoire canadienne récente, chaque mot est interprété de diverses façons, et la plupart des civils n'ont retenu que le pire dans les témoignages déposés lors de l'enquête sur les opérations en Somalie. Ils ne savent probablement pas que le Régiment aéroporté du Canada n'était qu'une parmi plusieurs unités canadiennes formées de parachutistes. Au Canada, le public ne tient pas en haute estime le parachutiste qui le protège; toutefois, ce ne fut pas toujours le cas. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, une unité canadienne comptait parmi les premières à débarquer au jour J; elle a été la seule à participer, en tant qu'unité canadienne, à la bataille des Ardennes, à pénétrer profondément en territoire allemand et à établir une jonction avec les forces russes; il s'agit du 1^{er} Bataillon de parachutistes canadien. Le présent article a pour objet d'examiner les expériences de guerre de cette unité particulière à la lumière du stéréotype souvent répété et entendu alléguant que les Canadiens sont « non militaires »¹.

FORMATION ET ENTRAÎNEMENT

Le succès des forces aéroportées allemandes dans les combats en Hollande et en Belgique n'était pas passé inaperçu, si bien qu'en août 1940, le colonel E.L.M. Burns soumit les premières propositions visant à mettre sur pied une force aéroportée canadienne au quartier général de l'Armée. Toutefois, à cette époque, ces propositions n'ont reçu aucun appui, et ce n'est qu'en avril 1942² que le ministre de la Défense, J.L. Ralston, mentionna à la chambre des communes qu'une telle possibilité était envisagée. Après l'annonce du ministre, le parachutisme militaire au Canada se développa rapidement.

En juin de la même année, le lieutenant-colonel R.H. Keebler est envoyé à Fort Benning, Géorgie, pour évaluer les méthodes d'instruction américaines alors qu'au Royaume-Uni, un cadre initial de parachutistes débute son entraînement à la Station Ringway de la Royal Air Force (RAF). Le 1^{er} juillet 1942, on approuve la formation du 1^{er} Bataillon de parachutistes canadien (1 Para can) comprenant un effectif de vingt-six officiers et de cinq cent quatre-vingt-dix hommes. Cet effectif sera réparti dans un poste de commandement de bataillon, une compagnie de commandement³ et trois compagnies de fusiliers. En outre, le premier appel à des volontaires est lancé dans toutes les unités de l'Armée.

Curieusement, cet appel est demeuré presque totalement sans réponse. Voici pourquoi: en lançant un appel à toutes les unités, y compris celles comprenant des militaires qui ne serviraient pas outre-mer en vertu de la Loi de 1940 sur la mobilisation des ressources nationales⁴, on donnait l'impression que la nouvelle unité ne serait affectée qu'au Canada. Les parachutistes potentiels devaient décider soit de servir outre-mer dans un autre domaine, soit d'intégrer une unité de parachutistes et de rester en Amérique du Nord. Lorsque le quartier général de l'Armée s'est rendu compte que cette erreur était la source du problème de recrutement, on a modifié les règlements de sorte que tous les volontaires qui désiraient intégrer la nouvelle unité devaient également accepter le service « actif » et être obligés de servir là où ils seraient envoyés. Presque du jour au lendemain, les volontaires⁵ se sont mis à affluer, et on s'est mis à élaborer des plans en vue d'établir l'École de parachutisme du Canada à Shilo (Manitoba).

Presque tous les hommes⁶ qui ont servi dans le bataillon ont reçu leur entraînement de parachutisme de niveau élémentaire à Fort Benning, Géorgie, car l'école de Shilo n'a ouvert ses portes qu'à l'été 1943. L'entraînement auquel était soumis le personnel était comparable à celui d'aujourd'hui quoique le nombre d'accidents⁷ fut beaucoup plus élevé à cette époque parce qu'il s'agissait d'une nouvelle activité. Toutefois, les hommes, contrairement à aujourd'hui, devaient plier leurs propres parachutes. En outre, le bataillon dut suivre un entraînement tactique lorsqu'il était aux États-Unis. En avril 1943, le bataillon avait terminé son entraînement initial au parachutisme à Fort Benning et s'était rendu à Shilo pour terminer son entraînement préliminaire.

Pendant que le bataillon s'entraînait, on prenait des décisions quant à son emploi éventuel; le 7 avril 1943, le cabinet a autorisé l'intégration du bataillon dans la *6th British Airborne Division*. Cette décision a été prise après que plusieurs questions juridiques et administratives litigieuses ont été résolues, dont l'une des principales était que les troupes canadiennes devaient servir sous le commandement d'un officier supérieur britannique et non d'un officier canadien. Tout à fait par hasard, le bataillon — maintenant sous les ordres du lieutenant-colonel G.F.P. Bradbrooke — s'est rassemblé à Shilo le jour même de la décision pour poursuivre son entraînement.

À ce stade, on s'est rendu compte que Shilo n'était pas l'endroit idéal pour y tenir un centre d'entraînement au parachutisme. Premièrement, il n'y avait pas d'aérodrome approprié, et les hommes devaient être conduits en camion à Rivers (Manitoba) (trajet

d'environ quarante milles) pour monter à bord des avions. Deuxièmement, la vélocité des vents dépassait presque toujours les maximums permis pour les sauts en parachute⁸. Toutefois, les sous-unités du bataillon continuaient de s'entraîner et effectuèrent leurs premiers sauts au Canada le 4 mai 1943. Mais, on mit fin beaucoup trop rapidement à l'entraînement au Canada et, en juillet, le bataillon était à bord du Queen Elizabeth et allait rejoindre la *6th Airborne Division* en Angleterre.

Dès son arrivée au Royaume-Uni, le 1 Para can joignit les rangs de la Troisième brigade de parachutistes (*Third Parachute Brigade*), commandée par le brigadier S.J. Hill⁹, et fut logée aux casernes Carter à Bulford. L'entraînement reprit de plus belle. Premier obstacle: tous les parachutistes formés aux États-Unis devaient se qualifier de nouveau, car les méthodes et l'équipement britanniques étaient différents et le bataillon ne pouvait pas savoir avec certitude quel type d'aéronef serait utilisé pour les sauts. Plusieurs refusèrent de suivre la formation de conversion et furent retournés dans leurs anciennes unités après qu'on a appris que non seulement les Britanniques faisaient appel à des femmes pour le pliage des parachutes, mais qu'ils sautaient sans parachutes de secours¹⁰.

Tout l'automne, pendant la formation de conversion, le bataillon continua de s'entraîner; d'août à octobre, l'accent fut mis sur le conditionnement physique et le maniement des armes. Aux champs de tir, on constata que l'adresse au tir des Canadiens était inférieure à la moyenne dans la brigade. Tous les militaires canadiens furent donc astreints à suivre un entraînement additionnel au maniement d'armes de six à huit heures par semaine. Lorsque les qualités de tireur des Canadiens s'améliorèrent, on mit l'accent sur un entraînement collectif de bataillon et de brigade en insistant tout particulièrement sur les opérations de nuit, le tout en prévision des rôles que la division était destinée à jouer au moment de l'invasion prévue de l'Europe.

Voici les trois principales tâches en prévision desquelles le bataillon devait s'entraîner:

- ✦ coopérer directement avec les divisions d'assaut transportées par mer;
- ✦ s'emparer du terrain qui domine une tête de pont et le tenir jusqu'à l'arrivée des formations de deuxième échelon;
- ✦ retarder le mouvement des réserves ennemies situées à l'intérieur ou à l'extérieur de la tête de pont.¹¹

De plus, l'entraînement était régi par les principes établis par le commandant de brigade – à savoir, la vitesse, la simplicité, le contrôle et l'effet du tir¹². En gardant ces principes à l'esprit, le bataillon se mit à l'entraînement avec grande ferveur et beaucoup d'élan. Le 1^{er} janvier 1944, on lui adjoignit l'effectif de la Première compagnie d'instruction de parachutistes canadienne – qu'on avait créée pour constituer une chaîne de renforts bien entraînés.

Au cours du printemps, le bataillon participe à de nombreux exercices, s'entraîne au maniement d'armes et effectue de l'entraînement physique (EP) en vue de la percée imminente du « second front ». Le 15 mai, le bataillon effectue son dernier saut avant le jour J, saut après lequel le roi George VI et la reine Élisabeth le passent en revue. Il compte alors vingt-huit officiers et cinq

cent quatre-vingt soldats; en outre, il y a dans la compagnie d'instruction de parachutistes quarante-trois officiers et trois cent trente-cinq hommes. Le 24 mai, le bataillon se rend dans une zone d'attente près de Down Ampey où il est confiné à ses quartiers jusqu'à son parachutage en Normandie.

LE JOUR J ET LA PROGRESSION JUSQU'À LA SEINE

La 6^e Division aéroportée se voit assigner la tâche de poser pied entre l'Orne et la Dives sur le flanc gauche (au nord) des forces d'invasion dans le but de parer les contre-attaques anticipées contre la tête de pont. Il s'agit, évidemment, d'un rôle défensif; toutefois, ce rôle s'inscrit dans le cadre de l'entraînement suivi par le bataillon. Dans la Troisième brigade (*Third Brigade*), les tâches principales sont attribuées aux 8^e et 9^e Bataillons alors qu'on assigne aux Canadiens celles de protéger les flancs de la brigade et de couvrir de leurs feux les mouvements des deux autres bataillons. Voici les ordres précis donnés au bataillon:

- ✦ prendre et tenir la zone de largage (ZL) VICTOR¹³ pour le reste de la brigade;
- ✦ capturer le quartier général (QG) de l'ennemi situé dans la ZL;
- ✦ détruire les ponts routiers enjambant la Dives et ses affluents à Varaville;



Figure 1 : Membres du 1 Para can à l'entraînement physique sous le commandement du lieutenant G.H. Macdonald près de Bulford, RU. (Photo 34682 de l'Armée canadienne)

- ♣ neutraliser le centre de résistance situé à l'intersection des routes à Varaville;
- ♣ protéger le flanc gauche du 9^e Bataillon lorsqu'il détruira la batterie d'artillerie à Merville;
- ♣ prendre et tenir l'intersection à Les Mesnil.

Lorsqu'il reçoit ses ordres du brigadier Hill, le lieutenant-colonel Bradbrooke assigne à ses compagnies les tâches suivantes:

- ♣ Compagnie « A » – protéger le flanc gauche du 9^e Bataillon; prendre et tenir l'intersection à Les Mesnil;
- ♣ Compagnie « B » – détruire le pont routier à Robehomme et empêcher l'ennemi de s'emparer de la zone;
- ♣ Compagnie « C » – prendre et tenir la ZL et détruire le QG qui s'y trouve, détruire le poste radio et le pont à Varaville et rejoindre le bataillon à l'intersection de Les Mesnil.

Frais et dispos, le bataillon entreprend d'exécuter les tâches assignées. La compagnie « C » est la première à poser pied sur le continent après avoir quitté les plages d'Angleterre à bord de quatorze avions à 22 h 30, le 5 juin. Le bataillon part une heure avant le gros des forces afin de donner le temps à la compagnie de prendre et de tenir la ZL et de détruire le QG ennemi qui s'y trouve. Malheureusement, la parachutage ne se déroule pas comme prévu. Dès les côtes françaises, les avions essuient le tir d'armes légères ennemi et se dispersent sur une large zone où les repères terrestres visibles sont rares. Ce qui explique pourquoi des groupes de saut sont parachutés çà et là, si bien que seulement trente hommes de la compagnie « C » réussissent à se poser dans la ZL prévue¹⁴. Qui plus est, la majorité des balises EUREKA¹⁵ sont écrasées au cours du saut et, comme il n'en reste que deux utilisables, les pilotes de la vague suivante doivent naviguer à l'estime pour se guider vers les zones de largage (ZL). Toutefois, tout n'est pas



Figure 2 : Sa Majesté royale s'adressant au SMR Clarke au cours de sa visite au Bataillon le 14 mai 1944. (Photo de l'Armée canadienne)

perdu: en effet, les hommes de la compagnie se mettent rapidement à la tâche, prennent et tiennent la ZL et se dirigent vers Varaville pour y détruire la garnison ennemie.

Les vingt-six Dakota qui transportent le reste du bataillon approchent de la ZL et commencent à larguer les parachutistes. Toutefois, le bataillon subit de lourdes pertes en raison de l'absence presque totale de balises EUREKA fonctionnelles, de la poussière provenant du bombardement de la batterie Merville et de la présence de marécages. Les parachutistes sont largués au-dessus d'une zone quarante fois plus grande que prévu, et bon nombre tombent dans des marais inondés près la Dives. Tous les opérateurs radio, sauf un, et bon nombre des tireurs de mitrailleuses Vickers et de mortiers lourds y trouvent la mort. Bien souvent l'équipement que transportent les sauteurs se détache au moment du saut, et un grand nombre de parachutistes, après être tombés dans les eaux sombres, doivent choisir entre abandonner leur équipement ou se noyer.¹⁶ Parmi ceux qui n'ont pas accepté ce choix, nombre sont morts noyés en essayant à la fois de s'en sortir et de sauver leur équipement¹⁷.

Il ne reste que cinquante pour cent de l'effectif du bataillon dans la ZL; néanmoins, le commandant et ses hommes se mettent rapidement à l'œuvre. La compagnie « A » se rend directement à l'intersection à Les Mesnil et y établit un périmètre défensif, où s'installe par la suite l'effectif du poste de commandement du bataillon. Vers 3 h, la compagnie « B » est guidée vers le pont de Robehomme par une jeune Française à bicyclette. Arrivés au pont, les hommes – qui n'ont pu obtenir le soutien des sapeurs promis – entreprennent de détruire le pont par eux-mêmes à l'aide des explosifs disponibles, puis ils établissent une position à Robehomme qu'ils tiendront jusqu'au 7 juin, date à laquelle on leur donne l'ordre d'occuper le périmètre défensif à Les Mesnil en compagnie du reste du bataillon.¹⁸ La compagnie « C » n'a pas encore terminé toutes ses tâches lorsqu'arrive le reste du bataillon; elle se met rapidement en route pour détruire la garnison ennemie et le pont à Varaville. Cette opération a lieu au milieu de l'après-midi du 6 juin, puis la compagnie rejoint le reste du bataillon à Les Mesnil.

Comme il a exécuté les tâches qui lui avaient été assignées, le bataillon et certainement le reste de la 6th Airborne Division s'attendent à retourner en

Angleterre. Toutefois, ce retour n'aura pas lieu; en effet, la division complète demeure sur place jusqu'en septembre. Les Canadiens sont affectés à la défense de l'intersection vitale à Les Mesnil jusqu'au 16 juin, date à laquelle ils sont relevés de leurs fonctions et envoyés dans une zone de repos près de Arromanches pendant neuf jours¹⁹. Après ce repos, les Canadiens regagnent leurs anciennes positions afin d'entreprendre un programme de patrouille agressif. Vers le début de juillet, le bataillon constate que les Allemands ne cherchent plus à assurer leur domination sur toutes leurs anciennes zones et que les efforts des Canadiens ont donné les résultats escomptés. Toutefois, les pertes en hommes continuent d'augmenter à cause surtout du tir d'artillerie longue portée, des pièges et des tireurs d'élite ennemis. Le 4 juillet, le bataillon est de nouveau relevé et bénéficie d'un repos qui doit se poursuivre jusqu'au 21 juillet. Pendant qu'il se trouve dans l'aire de repos, le bataillon reçoit ses premiers renforts²⁰ depuis le jour J. En outre, Caen et Saint-Lo tombent aux mains des Alliés les 9 et 18 juillet respectivement. Frais et dispos, le bataillon se rend dans une nouvelle position au sud de l'intersection Les Mesnil, où le mauvais temps, le pilonnage par l'artillerie et les pièges ennemis sont les difficultés majeures. Le 23 juillet, la division d'appartenance du bataillon passe sous les ordres du commandant de la Première armée canadienne; c'est la seule fois pendant la guerre où le bataillon se trouve sous le commandement opérationnel de Canadiens. Après une autre rotation dans le camp de repos, le bataillon commence à se préparer en vue de la prochaine phase de la guerre en Normandie: la progression jusqu'à la Seine.

Le 17 août, le bataillon sort de ses positions et s'empare de la ville de Bures. Les Allemands ont abandonné cette petite ville française, et les seules pertes subies sont causées par des pièges posés par l'ennemi pour ralentir l'avance alliée. Le lendemain, les Alliés poursuivent leur avance, et le bataillon s'empare de quatre

ponts enjambant le canal Saint-Samson-Dives-sur-mer en l'espace de deux heures. Tout en prenant possession de ces ponts, le bataillon attaque et détruit deux compagnies allemandes dans des positions bien fortifiées et font plus de cent cinquante prisonniers²¹. Pendant les deux semaines qui suivirent, le bataillon continue sa progression en occupant successivement des positions d'éléments de tête et de réserve. Le 24 août, le lieutenant-colonel Bradbrooke est muté à un poste d'état-major au sein du 38^e Groupe de la RAF (en appui des forces aéroportées), et le major Fraser Eadie²² prend la relève à la tête du bataillon. L'avance se poursuit, et un groupe de renforts²³ arrive le 2 septembre. Le 4 septembre, le bataillon se retire dans une zone de concentration près d'Arromanches, puis retourne par la suite aux casernes Carter afin de se préparer à de nouvelles opérations. Il a perdu beaucoup d'hommes; en effet vingt-cinq officiers et trois cent trente-deux militaires du rang ont été tués, blessés ou faits prisonniers – sept officiers et cent neuf hommes morts ou blessés lors du jour J seulement²⁴.

AUTOMNE 1944

À son retour en Angleterre, le bataillon entier bénéficie de douze jours de congé. Pendant ce temps, le commandant du

bataillon, le lieutenant-colonel Nicklin, nouvellement promu, réintègre l'unité, et le major Eadie reprend ses fonctions de commandant adjoint. Le lieutenant-colonel Nicklin entreprend de faire sa marque au bataillon. Extrêmement agressif et en bonne forme physique, l'ancienne vedette de football²⁵ ne tolère guère le manque de discipline ou de professionnalisme. L'unité recommence à s'entraîner très durement: toutes les compagnies se rendent dans des secteurs bombardés de Londres pour s'entraîner au combat en zone bâtie (de maison en maison). De plus, on insiste encore davantage sur le maniement des armes et la forme physique.

Le 20 octobre, la vision du colonel et la volonté du bataillon arrivent à un point critique. Lors du dîner, on apprend que les hommes refusent de manger et qu'ils ont entrepris une grève de la faim de quatre jours. En fait, cette grève prend fin lorsque le brigadier Hill, respecté de tous, entre et « discute » des questions litigieuses avec les « grévistes ». La grève avait principalement pour cause le nouveau commandant et ses règles et, notamment le règlement sur la tenue instauré dans le camp et « à l'extérieur du camp »²⁶. De prime abord, ce type de comportement semble difficilement compréhensible de la part de soldats chevronnés; il faut cependant souligner



Figure 3 : Retranchement à l'intersection Les Mesnil le 6 juin 1944. (Photo 33831-N de l'Armée canadienne)



Figure 4 : Une section dans les Ardennes. (Photo 45134 de l'Armée canadienne)

que les deux tiers du bataillon ou presque, y compris les officiers, viennent à toutes fins utiles de terminer leur entraînement et, qui plus est, le commandant précédent était plutôt tolérant au chapitre de la discipline²⁷. Après que le commandant de la brigade s'est adressé à eux, les hommes acceptent de manger. Le lendemain, - comportement typique des Canadiens - les porte-parole du bataillon se présentent devant le brigadier de leur propre chef et font leurs excuses²⁸. Puis, l'entraînement reprend et se poursuit sans autre incident.

Comme Noël approche, l'accent est mis sur l'entraînement au maniement des armes, et la perspective du congé de Noël gagne les troupes. Toutefois, les Allemands ont d'autres plans. En effet, le 16 décembre, la bataille des Ardennes commence et, le 20 décembre, le 1 Para reçoit un préavis de mouvement de six heures, et un groupe précurseur part à destination des Ardennes.

LES PAYS-BAS

« En rétrospective, lorsqu'on examine dans son ensemble la participation du bataillon à la bataille des Ardennes, on constate bien qu'elle ne fut pas l'un des points

saillants de l'histoire du bataillon dans la guerre. Les difficultés et la misère extrêmes, beaucoup plus que la gloire, me viennent à l'esprit lorsque je songe à cet épisode de la guerre. »

— **Sergent R.F. Anderson,**
1 Para can²⁹

Pendant les trois jours qui suivent la réception de l'ordre d'avertissement, le bataillon est prêt à se mettre en mouvement à six heures de préavis. Le 22 décembre, les hommes ont leur dîner de Noël et, le 24 décembre, le bataillon se rend à Folkstone où il s'embarque pour Ostende en Belgique³⁰. Arrivé à destination le jour de Noël, le bataillon se rend à Traintignies, où il cantonne; puis, le 2 janvier 1945, il se rend à Rochefort et commence à patrouiller. À ce moment, le danger d'une pénétration continue des forces allemandes s'est estompé, et les Alliés détiennent de nouveau l'initiative. Toutefois, c'est toujours une importante opération pour le bataillon, car un tiers sinon la moitié de l'effectif n'a jamais connu le combat.

Le 6 janvier, le bataillon se met en branle; il se rend d'abord à Aye, puis à Marche et passe le reste de la semaine à

traverser des villages belges. Le 11 janvier, dans le village de Bunde, les membres du bataillon découvrent la preuve d'une atrocité commise par les Allemands: trente-sept civils, cachés dans une cave, ont été atrocement battus avant d'être tués. Pour que les hommes sachent bien de quoi leurs adversaires sont capables, une personne par peloton est choisie et amenée sur les lieux afin de constater la « cruauté des Allemands »³¹. La bataille des Ardennes étant à toutes fins utiles terminée, le bataillon participe, le 14 janvier, à une compétition sportive d'hiver parrainée par la brigade.

Le 18 janvier 1945, le bataillon se rend dans une zone de repos à Panderome et attend l'ordre de mouvement en direction des Pays-Bas et de la rivière Maas. Ironiquement, à ce moment le bataillon reçoit des bottes et de l'équipement d'hiver - matériel qui aurait été très utile dans les Ardennes. Dix jours plus tard, le bataillon occupe des positions sur la rive ouest de la Maas et constate qu'il fait face à la fameuse ligne Siegfried. À cet endroit, il passe les trois semaines suivantes à patrouiller dans des conditions humides printanières. Les opérations cessent finalement le 18 février et, encore une fois, le bataillon réintègre les casernes Carter afin de se préparer en vue de sa prochaine mission. Sans s'en douter, les hommes se préparent à livrer l'étape finale de la guerre: la franchissement du Rhin et la course pour atteindre Wismar.

OPÉRATION VARSITY ET LA COURSE POUR WISMAR

Après l'échec presque catastrophique de l'opération MARKET GARDEN, les planificateurs alliés réexaminent l'emploi des forces aéroportées. Lors du franchissement du Rhin — opération portant le nom de code VARSITY —, le parachutage des forces aéroportées serait modifié de façon significative. Premièrement, le largage doit avoir lieu au-dessus de zones facilement reconnaissables, situées très proches sinon directement au-dessus des objectifs des forces aéroportées³² — la



Figure 5 : Le capitaine Sam McGowan (chandail foncé) et son groupe des ordres au cours de l'Op VARSITY le 24 mars 1945. (Photo 48555 de l'Armée canadienne)

situation qui a prévalu à Arnhem ne se répéterait pas. Deuxièmement, il s'agit d'une opération tactique et non stratégique; elle n'aura pas lieu avant que le franchissement soit réussi et que la jonction soit presque certaine. Contrairement à l'entreprise risquée de Arnhem qui consistait à placer la 1^{re} British Airborne Division soixante milles derrière les lignes ennemies, les ZL de la 6th Division seront à moins de cinq milles des sites de franchissement alliés. Finalement, pour éviter la dispersion des forces aéroportées qui s'est produite au jour J, on interdit aux pilotes d'effectuer des manœuvres d'évitement s'ils sont pris à partie par le tir antiaérien ennemi en route ou au-dessus des ZL. Ces changements apportés, les Alliés et le 1^{er} Bataillon de parachutistes canadien se préparent en vue de la plus vaste opération aéroportée de la guerre.

Voici les objectifs assignés aux forces aéroportées: « prendre et tenir une zone boisée qui domine la partie du Rhin où aura lieu l'assaut principal » et « empêcher les renforts ennemis d'atteindre la rivière en provenance de l'est de Wesel »³³. Une fois ces objectifs atteints, le bataillon doit, de concert avec le 9^e Bataillon, s'emparer de la zone centrale de « Schnappenburg »,

notamment la bordure ouest du bois, un certain tronçon de la route principale et un certain nombre de maisons, tous défendus par des parachutistes allemands.

À l'instar de toute entreprise militaire, le commandant commence par donner un briefing à tout le personnel après quoi il donne des ordres plus détaillés à ses officiers. En outre, le brigadier Hill s'adresse à tous les sous-officiers dans la nuit précédant le largage et leur mentionne que s'ils rencontrent des Allemands, ils doivent les traiter de façon « très défavorable »³⁴. Comme il ne reste que peu de temps à consacrer à l'entraînement et que le bataillon vient tout juste de quitter le champ de bataille, on limite l'entraînement aux exercices de combat et de maniement d'armes au niveau du bataillon. Tous les sauts cessent le 19 mars, et le bataillon est confiné à ses quartiers jusqu'au 24 mars 1945. À 7 h 30 le 24 mars, le bataillon monte à bord de trente-cinq Dakota et quitte l'Angleterre à destination de l'Allemagne. Le bataillon forme le tiers des effectifs de la brigade participant au parachutage et, en théorie, il devrait poser pied dans une ZL sûre.



Figure 6 : Les soldats Balance et Phillips cuisinant sur un char Churchill le 7 avril 1945. (Photo 49533 de l'Armée canadienne)

Le parachutage se déroule en grande partie conformément au plan; toutefois, la ZL n'est pas du tout sûre; en effet, au cours de leur descente, les parachutistes sont sous le feu ennemi. Les membres du 1 Para can atterrissent tous dans la ZL ou près de celle-ci. La dispersion totale qui avait caractérisé leur parachutage au jour J ne s'est pas répétée. Toutefois, les pertes en hommes s'accroissent rapidement sous l'effet du tir ennemi dans la ZL. Dans la seule compagnie « C », le commandant est blessé, et le commandant adjoint est capturé. Fait encore plus important pour le bataillon, le lieutenant-colonel Nicklin est tué alors que son parachute s'est emmêlé à un arbre lors de sa descente³⁵. Sa mort cause évidemment un choc dans l'unité, et ce triste événement marquera l'histoire de l'unité.

Une fois la mort de Nicklin confirmée, le commandement du bataillon est passé au major Eadie, puis les événements se bousculent. Vers midi, le bataillon commence à se regrouper dans Schnappenburg et autour de la ville après avoir pris tous les objectifs et, à 15 h, un réapprovisionnement en munitions est largué. Il y a un grand nombre d'actes d'héroïsme et de sacrifices, notamment le sauvetage de soldats blessés dans la ZL par le caporal George Topham, ce qui lui vaudra la Croix de Victoria³⁶. Plus tard au cours de la journée, les éléments de tête des forces terrestres effectuent une percée et se rendent jusqu'aux lignes des forces aéroportées; le gros des forces arrive dans la nuit du 24 au 25 mars. Le Rhin est franchi. En somme, les pertes en hommes au cours de cette journée sont assez légères: seulement soixante-sept combattants. Pendant les trois jours suivants, le bataillon tient sa position et ratisse la ZL à la recherche des disparus et de l'équipement (c'est au cours de ces recherches que le corps du lieutenant-colonel Nicklin est retrouvé le 26 mars 1945). Le 27 mars, le bataillon entreprend sa marche (à pied) en territoire allemand en se rendant d'abord dans le village de Burch. Après



Figure 7 : Le lieutenant-colonel Fraser Eadie et le major (à l'époque) Stan Waters (en vareuse) près de Kolkhagen en Allemagne le 24 avril 1945. (Photo CHR 50958 de l'Armée canadienne)

avoir pris ce village sans difficulté, la brigade décide de continuer à avancer.

Le 30 mars, la *Third Brigade* et les membres du 1 Para can reçoivent l'ordre de poursuivre leur avance jusqu'au canal Dortmund-Elms, étape préliminaire dans la course pour Wismar. Les Alliés de l'Ouest veulent atteindre cette ville de la Baltique avant les Russes, et ce, pour deux raisons: premièrement, empêcher les Allemands de se replier au Danemark et, deuxièmement, permettre aux forces allemandes qui le désirent de se rendre aux forces alliées plutôt qu'aux forces russes. Ne perdant pas de vue ces deux raisons, la brigade se met en route sans tarder et avance « à grande vitesse » — les Canadiens en tête — à bord de camions et sur les plages arrière des chars. La tactique est simple: avancer jusqu'à ce qu'on essuie le tir ennemi, débarquer et ratisser. Le bataillon procède ainsi au cours des trois semaines qui suivent, prenant la tête de la brigade en alternance avec les deux autres bataillons. Finalement, arrivé à Luneburg le 21 avril 1945, il bénéficie d'un repos de neuf jours pendant lequel on se prépare à franchir l'Elbe, on effectue des inspections et

on projette un film, récompense du brigadier pour le bon travail accompli.

Les Canadiens franchissent l'Elbe le 30 avril et avancent en direction de Wismar à travers les reliquats de ce qui fut la fière « Wehrmacht ». Ils atteignent Wismar le 2 mai 1945, vers 9 h, peu de temps avant les Russes, qui arrivent à 16 h le même jour. Au début, les rapports entre les Canadiens et les Russes sont assez bonnes; toutefois, ils ne cessent de se détériorer au cours de la semaine notamment parce que les Soviétiques croient que la présence du bataillon à Wismar n'est pas justifiée. Le 8 mai, la guerre prend fin en Europe, et 1 Para can n'a plus à combattre. Une semaine plus tard, il est retiré du front et réintègre ses quartiers désormais familiers: les casernes Carter.

Le gouvernement canadien a hâte de faire revenir une unité canadienne au pays. En raison de ses insignes services, le 1^{er} Bataillon de parachutistes canadien est choisi pour le retour au pays. La *Third Brigade* et la 6^e Division lui font une fête d'adieu le 31 mai. Deux semaines plus tard, le bataillon s'embarque à destination de Halifax où il est chaudement accueilli en défilant

dans les rues de la ville. La guerre dans le Pacifique en est aux dernières étapes, et les services du bataillon ne sont plus requis. Finalement, le 20 septembre 1945, deux semaines après la reddition du Japon, la bataillon est dissous. Voici au total les pertes en hommes subies par le bataillon pendant toute la guerre: 121 soldats, tous grades confondus, tués ou morts de leurs blessures, 291 blessés, 86 faits prisonniers et dix disparus au combat³⁷.

CONCLUSION

Les expériences de guerre d'un bataillon demeurent les expériences d'un seul bataillon. Est-ce représentatif de la contribution du Canada à l'effort de guerre allié au cours de la Deuxième Guerre mondiale ? Le débat est ouvert. Ce qui est certain, toutefois, c'est que l'effectif de 1^{er} Bataillon de parachutistes canadien était représentatif de toutes les couches de la société et provenait aussi bien de la Force régulière que des unités de Milice. Généraliser en affirmant que les Canadiens sont un « peuple non militaire », c'est ne pas tenir compte de la contribution du

1^{er} Bataillon de parachutistes canadien ou l'ignorer. Les membres du bataillon ont fait preuve des plus belles qualités qu'une nation peut demander à ses militaires: initiative, intelligence, courage, force mentale et physique, persévérance. L'histoire de ce bataillon révèle qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les Canadiens ont tenu bon aux côtés des meilleures unités des forces alliées face à l'armée allemande de 1944 et de 1945.

Au plan militaire, un grand nombre de leçons pratiques peuvent être tirées du journal de guerre de cette unité. Par exemple, le repos et la détente au cours des longues opérations de forte intensité, les briefings minutieux donnés à tout le personnel avant le combat, l'élément de surprise et des données de renseignement précis sont tous des éléments essentiels à la réussite des opérations. Il ne faut pas oublier non plus que les soldats doivent avoir le sens de l'initiative et du devoir de façon à pouvoir accomplir leur mission après que leurs chefs sont tombés au champ d'honneur.

Les Canadiens sont-ils un « peuple non militaire » ? Probablement pas — même si parfois leur comportement s'écarte peut-être un peu de l'esprit militaire, comme le démontre l'épisode de la grève de la faim du bataillon en octobre 1944 et la réponse des chefs. Les Canadiens peuvent mener des opérations militaires lorsque la nécessité les y oblige; à cet égard, on peut tirer des exemples on ne peut plus éloquentes non seulement des annales du présent bataillon, mais de l'histoire militaire canadienne. La citation ci-dessous du dernier commandant de l'unité peut s'appliquer à tous les Canadiens, si les circonstances le justifient:

« L'esprit du parachutiste canadien imprégnait toutes les actions du bataillon. Chaque membre était conscient de l'autre, et tous formaient une organisation compacte. »

— Lieutenant-colonel Fraser Eadie.³⁸



À propos de l'auteur . . .

Captain Todd Strickland was commissioned into Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) in 1989, serving twice with the 3rd Battalion. He was employed as an instructor at the Infantry School from 1993 to 1996. In 1997, Captain Strickland served in Bosnia the 2 PPCLI Battle Group. Captain Strickland is currently employed as G3 Plans 2 at Headquarters 1 Canadian Mechanized Brigade Group and is also working part time towards a BMASc through The Royal Military College of Canada.

NOTES

1 Tiré de l'ouvrage de George Stanley, *Canada's Soldiers 1604-1954: The Military History of an Unmilitary People*, Toronto, Macmillan, 1954.

2 Bien qu'un délai de deux ans semble excessif, il faut se rappeler qu'en 1940, seuls les Russes et les Allemands avaient une véritable expérience du parachutisme militaire et de ses applications. Après avoir analysé l'expérience allemande (notamment en Belgique), on a pris conscience des possibilités qu'offraient les opérations aéroportées, et on insista encore plus pour obtenir des unités de ce type.

3 Comprenant des pelotons de mitrailleuses, de mortiers et de lance-bombes antichars d'infanterie (PIAT), soit l'équivalent d'une compagnie d'appui au combat moderne.

4 Il s'agissait de soldats mobilisés en vertu de la Loi de 1940 sur la mobilisation des ressources nationales. À ce titre, ils n'étaient astreints qu'à servir au Canada.

5 Au début, on exigeait beaucoup des volontaires, notamment marcher dix milles en deux heures avec l'attirail complet, quinze milles en trois heures en tenue d'éducation physique et bottes, vingt milles en quatre heures vêtu du même costume, cinquante milles en vingt-quatre heures en tenue de combat et supplément de munitions et d'armes de peloton et cent milles en quatre-vingt-quatre heures dans les mêmes conditions. En outre, chaque volontaire devait nager cinquante verges en tenue de combat complète et une arme quelconque. (Tiré de *Paratroopers*, Canadian Army Training Memorandum 40, juillet 1944.)

6 Sauf le cadre initial qui effectuait son entraînement à la Station Ringway de la Royal Air Force (RAF) afin d'évaluer les méthodes britanniques.

7 Le seul Canadien qui trouva la mort au cours de l'entraînement au parachutisme (niveau élémentaire) fut le major H.D. Protor, premier

commandant de l'unité, tué lors de son premier saut: il est happé dans les airs par un aéronef qui suit celui duquel il vient de sauter.

8 On a résolu ces problèmes après la guerre en démenageant l'escadre d'instruction des parachutistes à Rivers (Manitoba).

9 Cet officier pourrait faire l'objet d'un document, sinon d'un livre, à lui seul. Respecté et considéré par tous comme le « soldat des soldats », il commandait au front et, bien qu'il fût exigeant, il a su obtenir la loyauté et le respect de ceux avec qui il servait. Il commandera la brigade et « ses Canadiens » jusqu'à la fin de la guerre.

10 À ce moment-là, les Américains sautaient de la porte des Dakotas C-47 alors que les Britanniques sautaient à partir d'un trou pratiqué dans le plancher d'un bombardier Whitley transformé pour le transport de parachutistes. Les Britanniques sautaient sans parachute de secours, car, la hauteur des sauts variant entre 400 et 500 pieds (au-dessus du sol), le parachute de secours n'aurait été d'aucune utilité.

11 Canada, *Report No. 138, The 1st Canadian Parachute Battalion Organization and Training: July 1942-June 1944*, par C.P. Stacey, Ottawa, Historical Office Canadian Military Headquarters, sans date, para 22.

12 Par l'« effet du tir », le brigadier Hill entendait que chaque coup atteigne absolument l'objectif. Le gaspillage de munitions n'était pas toléré car, de par la nature des opérations aéroportées, les hommes, une fois au sol, ne disposaient pas d'une réserve illimitée de munitions.

13 La zone de largage (ZL) a été choisie par le commandant de brigade dans l'intention d'utiliser les marais le long de la Dives en guise de protection contre les contre-attaques des blindés allemands. Malheureusement, il ne savait pas que les Allemands avaient inondé la zone afin que l'ennemi ne puisse pas l'utiliser comme ZL.

14 Les divisions aéroportées américaines ont connu une expérience similaire de l'autre côté des plages où a eu lieu l'invasion.

15 Une balise EUREKA était un transmetteur radio servant à guider les pilotes jusqu'à leurs objectifs grâce à un récepteur installé à bord de l'aéronef.

16 Il faut bien préciser que ces hommes étaient souvent surchargés lors du saut et que nombre d'entre eux transportaient jusqu'à 50 % de matériel de plus qu'il était prescrit dans le tableau de chargement. En plus de leur dotation normale, les hommes transportaient un câble articulé, des couteaux de combat, une trousse d'évasion, des bandoulières supplémentaires de munitions de calibre 0,303, et bon nombre avaient même des munitions additionnelles dans des poches cousues à leur vareuse de parachutiste.

17 Alistair Horne, *The Lonely Leader: Monty 1944-1945*, London, Pan Books, 1995, p. 113.

18 Au moment où les hommes reçurent l'ordre de retourner à Les Mesnil, ils étaient déjà encerclés et devaient mener une attaque de dégagement et franchir les lignes allemandes pour rejoindre le bataillon.

19 Toutes les unités de la division se rendirent par rotation dans les camps de repos dans un effort concerté pour éviter la « fatigue du combat ».

20 Ces renforts avaient reçu un entraînement de fantassins et non de parachutistes. Cela était intentionnel, car on avait pris la décision de garder les parachutistes entraînés en Angleterre en prévision des opérations futures. Après la campagne de Normandie, les hommes furent affectés à d'autres bataillons.

21 En honneur de ce fait d'armes, le pont situé plus au sud a été renommé le « Pont Canada ».

22 John A. Willes, *Out of the Clouds: The History of the 1st Canadian Parachute Battalion*, Port Perry Printing, 1984, p. 92. Le major Eadie assumait le commandement tout en demeurant commandant adjoint du bataillon après que le major Nicklin a été blessé par un piège. On a trouvé aucune raison précise justifiant l'affectation du commandant à un poste d'état-major au sein de la RAF.

23 Cinq officiers et 85 hommes du rang.

24 Canada, *Report No. 26, The 1st Canadian Parachute Battalion in France: 6 June-6 September 1944*, par le lieutenant F.R. McGuirey, Ottawa, Historical Section (GS) Army Headquarters, 23 août 1949, para 46.

25 Jeff Nicklin joua pendant plusieurs années dans l'équipe de Winnipeg où il s'est taillé une certaine renommée. Fin 1943 - début 1944, on organisa une joute de football entre les Américains et les Canadiens pour hausser le moral des troupes. Nicklin a contribué à la victoire des Canadiens.

26 Canada, *Report No. 17, The 1st Canadian Parachute Battalion in the Low Countries and in Germany Final Operations: 2 January-18 February and 24 March-5 May 1945*, par le capitaine R.D. Oglesky, Ottawa Historical Section (GS) Army Headquarters, 27 octobre 1947, para 9. On entend par « sortie » l'action de quitter la garnison, d'où l'expression « tenue de sortie ».

27 Brian Nolan, *Airborne*, Toronto, Lester Publishing, 1995, pp. 124-125.

28 Les hommes retournèrent dans leurs compagnies et continuèrent à servir dans le bataillon.

29 Brian Nolan, *Airborne*, p. 127.

30 La décision d'utiliser la 6th Airborne Division dans les Ardennes a été prise parce que cette dernière ne faisait pas partie des troupes affectées à l'opération MARKET GARDEN (La tentative de Montgomery de s'emparer des ponts de Arnhem, Nijmegen et Eindhoven). Le 19 décembre, Montgomery s'est vu attribuer le commandement de toutes les forces au nord de la pénétration allemande et prit la décision de renforcer ses troupes à l'aide de la 6th Airborne Division, qui, prête au combat, se trouvait en Angleterre.

31 Canada, *Report No. 17, The 1st Canadian Parachute Battalion in the Low Countries and in Germany Final Operations: 2 January-18 February and 24 March-5 May 1945*, par le capitaine R.D. Oglesky, Ottawa, Historical Section (GS) Army Headquarters, 27 octobre 1947, para 17.

32 Le largage devait avoir lieu de jour également, bien que cela ne constituât pas un changement par rapport à l'opération MARKET GARDEN.

33 John A. Willes, *Out of the Clouds*, p. 121.

34 Brian Nolan, *Airborne*, p. 141.

35 La question de la mort du lieutenant-colonel Nicklin a été réexaminée par Brian Nolan dans son livre *Airborne*. Nolan fait référence à des rumeurs « troublantes » - mais, qui devraient « finalement être oubliées » — quant à savoir si le commandant a été tué par ses propres hommes dans la foulée de la grève de la faim entreprise en octobre 1944. Dans les recherches que j'ai faites, je n'ai trouvé aucune référence aux rumeurs que semble laisser entendre Nolan. Dans les entrevues que j'ai menées auprès de vétérans du bataillon et au sujet du parachutage en question, ceux-ci sont assez catégoriques: le commandant n'était pas aimé, mais il était respecté; il se comportait bien au combat, et la pensée qu'il aurait été assassiné est loufoque. Le lieutenant-colonel Nicklin a été tué par une mitrailleuse allemande alors que son parachute s'était emmêlé à un arbre à l'orée de la zone de largage. Un certain soldat Hoskins en a témoigné, et le fait est rapporté dans l'ouvrage de John Willes, *Out of the Clouds*, p. 129.

36 Pour obtenir un compte rendu complet des activités du caporal Topham, voir John A. Willes, *Out of the Clouds*, p. 132.

37 Tous les soldats manquant à l'appel sont disparus au cours des combats en Normandie. Tiré de: Canada, *Report No. 17, The 1st Canadian Parachute Battalion in the Low Countries and in Germany Final Operations: 2 January-18 February and 24 March-5 May 1945*, par le capitaine R.D. Oglesky, Ottawa, Historical Section (GS) Army Headquarters, 27 octobre 1947), para 71.

38 Brian Nolan, *Airborne*, p. 179.

38 Brian Nolan, *Airborne*, p. 179.